

Arni Thorarinnsson

Le
septième
fils

Métailié 
N O I R

Extrait de la publication

LE SEPTIÈME FILS

BIBLIOTHÈQUE NORDIQUE

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Temps de la sorcière, 2007

Le Dresseur d'insectes, 2008

Arni THORARINSSON

LE SEPTIÈME FILS

*Traduit de l'islandais
par Éric Boury*

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2010

*This book has been published with a financial support
of Bókmenntasjóður/Icelandic Literature Fund*



Titre original: *Sjöundi sonurinn*

© Arni Thorarinsson, 2008

Published by agreement with Forlagid, www.forlagid.is

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2010

ISBN : 978-2-86424-724-1

– Ici, c'est le diable qui mène la danse, observa-t-il d'un air renfrogné. Il nous faudrait un miracle pour nous en sortir puisque nous n'agissons pas et que nous l'accueillons à bras ouverts.

Je murmurai une réponse tellement vague que je ne la comprenais pas moi-même.

– Vous voulez dire ici dans le Nord-Ouest ou dans toute l'Islande?

– Tenez, il n'y a qu'à voir ce qui vient de se passer en ville.

– Eh bien, pour l'instant, nous ignorons de quoi il retourne exactement.

– Nous savons très bien que tout ce qui a lieu ailleurs finit par se produire également ici et la pire chose qui pouvait nous arriver, c'était d'être arrachés à notre isolement.

– Allons, l'isolement est l'antithèse de la liberté et la liberté est...

– Épargnez-moi vos fichus discours qui sonnent creux. La liberté? Pour quoi faire? Pour imiter tout ce qui bousille les gens partout dans le monde? La cupidité, l'indifférence et l'irrespect.

– Nous n'en sommes tout de même pas encore à prendre exemple sur les attentats terroristes.

– Ah bon? Enfin, ça dépend de ce qu'on appelle terrorisme.

– Ni sur les kidnappings.

– Il y a pourtant régulièrement des enfants qui sont arrachés à leur père.

Je m'apprêtai à protester et à arguer du bien-être des bambins en question.

– Ou à leur mère, d'ailleurs, ajouta-t-il en secouant la tête. Des enfants sont soustraits à leur famille, si ce n'est pas par l'autre parent, c'est par les services de l'État, et si ce ne sont pas les services sociaux qui s'en chargent, ce sont les publicitaires et les marchands de drogue.

- *Il n’y a pas non plus de massacres.*
- *De quelle planète venez-vous donc ? Ici, à longueur d’année, c’est l’hécatombe dans les campagnes. C’est simplement plus insidieux qu’ailleurs. Vous êtes en ce moment même au beau milieu d’un massacre.*
- *En tout cas, il n’y a pas de meurtres en série.*
- *Nourrissez-vous d’illusions aussi longtemps que vous le pourrez; elles ne tarderont à s’évanouir.*
- *Quel pessimisme ! Tout n’est quand même pas aussi sombre que ça.*
- *Ah bon ? renvoya-t-il, la main tendue vers sa boîte de tabac à priser posée sur la table. Seul un miracle peut nous tirer de cette mauvaise passe.*
- *Ouais. Et où on va le dégoter, ce fameux miracle ?*
Il renifla le tabac qu’il s’était mis dans les narines.
- *Nous n’avons plus qu’à nous en remettre au Sauveur.*
Les sauveurs ne manquent pas en ce moment, pensai-je avec un haussement d’épaules. Et chacun d’eux se propose de nous apporter le bonheur, la beauté, la ligne, la santé, la richesse et, tant qu’on y est, la rédemption. Tout ça pour un prix modique.
- Il semblait lire ma perplexité sur mon visage.*
- *Je vous parle du Sauveur avec un grand S.*
Alors que j’observais le tabac qui lui coulait des narines comme deux filets de sang, ce n’était pas au Sauveur que je pensais.
- *On n’a pas franchement l’impression que la demande soit très pressante, marmonnai-je d’un air absent. La plupart des églises sont à moitié vides, quand elles ne le sont pas complètement.*
- *C’est justement quand la demande est à son niveau le plus faible que le besoin est à son comble, conclut-il avant de se moucher vigoureusement.*
- J’avais en tête tout autre chose que lui.*
Je pensais surtout à cet amour qui vous consume.

UN VENDREDI DE LA FIN OCTOBRE

Je me réveille tôt le matin qui suit l'incendie. J'ignore complètement que l'événement s'est produit pendant la nuit.

Du reste, ça n'a pas la moindre importance. La maison brûle.

On ne sait jamais rien des projets et des manigances des gens un peu partout, que ce soit à l'autre bout du pays ou de l'autre côté du globe. Méfaits et bonnes actions. On ne sait même pas ce que trament les occupants de l'appartement d'à côté. Parfois, on s'interroge sur ceux qui nous sont les plus proches. Il arrive même qu'on aille jusqu'à douter de soi.

Il existe partout des énigmes irrésolues dont, pour la plupart, on ignore l'existence. Alors on passe sa vie à chercher des réponses. Mais comment diable résoudre un mystère dont on ne connaît même pas la nature ?

On reprend un peu de café, des cornflakes, et on jette un œil par la fenêtre.

Voilà, c'est l'une de ces journées-là.

Surviennent alors trois gamins de douze ans qui croient tout savoir.

Vers midi, je rédige à grand-peine le quota d'articles que je dois expédier pour l'édition du week-end. L'info la plus importante est, encore une fois, un scandale lié à l'aménagement de la capitale du Nord : une petite maison privée doit-elle céder la place à un grand bâtiment construit par une société ? Les forces nationales en faveur du développement répondent évidemment que oui. Les valeurs économiques priment sur toutes les autres.

Mais je sais que les pages du *Journal du soir* ont soif de nouvelles autrement plus juteuses que cet abondant et banal muesli quotidien.

Quelqu'un frappe sur le chambranle de la porte et Asbjörn apparaît à l'entrée de mon placard.

– Au fait, annonce d'un ton enjoué le directeur de l'antenne d'Akureyri, j'ai reçu la visite d'une charmante petite bande de jeunes gens entreprenants qui voudraient que notre journal parle d'eux.

Je lui lance un regard interrogateur.

– En effet, poursuit-il. Ce sont des petits gars géniaux. Ne sommes-nous pas toujours à l'affût de sujets humains attrayants et positifs?

– Eh bien, à entendre le rédacteur en chef de Reykjavik, j'ai plutôt l'impression qu'il préférerait qu'on lui serve des thématiques humaines déprimantes et négatives.

Asbjörn secoue la tête et la chair de ses joues tremblote.

– Trausti peut bien se torcher lui-même. Le moment est venu de mettre en lumière les côtés sympathiques et positifs que notre jeune génération porte en elle. Tous ces gamins ne sont pas de futurs voyous abrutis à coup d'ordinateurs, ou des junkies. Il y a ici un grand nombre de jeunes créatifs qui débordent d'imagination et quand ils trouvent la manière adéquate d'exprimer leur talent, notre devoir est d'en parler, tout autant que du reste.

Ils s'appellent Ingi, Gudjon et Alex Thor. Assis au coin-café à l'accueil, silencieux et posés, ils m'ont l'air un peu tendus.

Asbjörn glisse sa bedaine derrière le comptoir et annonce avec un sourire tout en me désignant :

– Je vous présente Einar, c'est le journaliste qui va vous interviewer.

– Bonjour les gars, dis-je en m'installant face à eux. Que voulez-vous me raconter?

– Nous venons de fonder une entreprise, explique Ingi, celui qui semble être le chef.

Il porte un bonnet bleu qui lui tombe sur les yeux, il a des cheveux roux, des joues bien rouges et rien d'autre sur le dos que son tee-shirt en dépit de la température extérieure qui avoisine zéro.

– Ça fait partie de l'actualité, n'est-ce pas? me demande-t-il d'un air sérieux.

– Bien sûr que ça en fait partie, pépie Asbjörn par-dessus son ordinateur.

Vêtu d'un blouson à capuche noire, Gudjon adresse un sourire à Alex Thor, lequel porte une doudoune verte et s'exclame: "Yes!" Ils se frappent mutuellement la main, comme ils ont vu faire à la télévision.

Sur quoi, ils m'annoncent qu'ils ont l'intention de proposer à leurs concitoyens un service de laveurs de carreaux.

– Ça ne fera pas de mal, observe Asbjörn, étant donné les tempêtes qu'on a ici en hiver. Comment vous est venue cette idée?

– Nous avons envie d'aider les gens, avance timidement Alex Thor.

– Et il nous faut de la pub, ajoute Gudjon.

– Et du fric, complète Ingi. On économise pour s'acheter de nouveaux ordinateurs.

– Génial, commente Asbjörn alors que je lui adresse un regard noir par-dessus mon épaule. C'est très bien de ne pas aller mendier du fric à papa et maman qui ont assez de soucis comme ça avec les traites, la carte Visa et tout le reste. Aide-toi, le Ciel t'aidera.

Les trois gamins échangent un regard.

– Quel est le nom de votre entreprise?

– Claire Vue.

– Mais pourquoi avoir choisi de laver les vitres?

Ingi me fixe de ses yeux gris qui pétillent d'intelligence.

– Parce que les vitres redeviennent toujours sales et qu'il faut les laver à nouveau.

– Autrement dit, c'est une activité renouvelable?

La moue qu'ils affichent indique que le terme "renouvelable" ne leur est pas aussi familier qu'aux dirigeants de la nation.

– Je veux dire que peu importe la fréquence à laquelle vous laverez ces carreaux, la demande sera constamment renouvelée sans jamais s'épuiser.

– Ah oui, marmonne Ingi en reniflant.

– Il est toujours possible de s'enrichir, dis-je.

Les gamins s'animent et hochent vigoureusement la tête.

– Tout le monde s'enrichit, observe Ingi, pourquoi pas nous ?

Au lieu de les interroger sur le capital initial de leur entreprise, sur les indices boursiers et le cours des actions des firmes non cotées, je leur demande :

– Et combien coûtera ce service ?

– Peut-être dix mille couronnes, répond Ingi.

– Par maison ou par fenêtre ?

Le chef tourne sa langue dans sa bouche. Les tarifs semblent loin d'être définis.

– Par maison, n'est-ce pas ?

Il répond d'un hochement de tête embarrassé.

– Peut-être vaudrait-il mieux baser le prix sur chaque fenêtre puisqu'il existe des maisons de toutes les tailles. Des fenêtres aussi, d'ailleurs.

– Ou peut-être seulement six mille couronnes, glisse Gudjon.

– Oui, vous ne voulez pas que ce soit trop cher non plus, sinon les gens n'auront pas les moyens de s'offrir vos services.

Ils échangent à nouveau des regards.

– Qu'est-ce que vous diriez de trois cents par fenêtre ? Si la maison en compte dix, vous empochez trois mille couronnes.

– Oui, répond Ingi, c'est pas mal.

– Vous voulez que j'écrive ça ?

– Oui, merci.

Devant la porte, ils ont entreposé le matériel de leur entreprise : des seaux en plastique, des raclettes, des chiffons, du produit à vitres et une échelle repliée.

– Eh bien, dis-je en désignant leur attirail, vous voilà déjà prêts à faire feu.

– Oui, oui. Nous avons déjà commencé. Nous venons de laver les carreaux de la grand-mère de Gudjon. Elle nous a donné dix mille couronnes.

Ils se sont également dit que notre journal pourrait leur offrir de la publicité gratuite. Je poursuis un moment ma discussion avec ces jeunes entrepreneurs. Je les interroge sur leurs centres d'intérêt, l'école, la manière dont ils envisagent l'avenir. Ce qui leur importe avant tout, c'est d'atteindre une

aisance financière qui leur permettra de s'offrir tout ce qu'ils pourront désirer. Je ne les en blâme pas et nous nous quittons bons amis. Joa prend quelques photos des propriétaires de Claire Vue en action.

Je chantonne *Steamy windows*. Je commence tout juste à rédiger pour mes concitoyens un article réjouissant sur une initiative privée quand les gamins passent leur nez par ma porte entrebâillée.

– Dites, ça ne vous dérangerait pas de donner les numéros de nos portables dans votre article ?

– Il faut que tu fasses un saut ici à l'heure du café, mon cher monsieur, m'annonce le directeur de la publication au téléphone l'après-midi même.

Je jette un œil sur la pendule et sur l'ordinateur. Je viens de terminer mes corvées et je me demande justement à quoi je pourrais bien m'occuper ce week-end.

– Pourquoi donc, cher Hannes ? Si je puis me permettre.

– Trausti et moi souhaiterions avoir une petite discussion avec toi.

Je me demande ce qui se trame, voilà qui ne me plaît pas.

– Pourquoi ? Si je puis me permettre.

– Nous verrons ça à ce moment-là.

– Est-ce vraiment utile de déboursier un billet d'avion pour une petite discussion ? On ne pourrait pas tout simplement en parler au téléphone, quelle que soit la question ?

– Nous t'attendons à seize heures trente. Ça te fera du bien de changer un peu d'air, non ?

– Eh bien, comme tu sais, je rentre tout juste de mes vacances tardives. Le changement qu'il y a entre Akureyri et le Portugal me suffit amplement pour l'instant.

– Ne perdons pas de temps. Quatre heures et demie, mon cher monsieur, seize heures trente.

La bruine recouvre la ville de Reykjavik au moment où je prends un taxi pour monter de l'aéroport au quartier général du *Journal du soir*. Avant de pénétrer dans le bâtiment, je m'allume une cigarette que je savoure sous le porche. Pendant

le vol, je me suis demandé si j'allais rentrer à Akureyri dans la soirée ou passer le week-end ici, rendre visite à Gunnsa et Raggi, à mes vieux parents, et faire un tour dans ma tanière du quartier de Thingholt. Et peut-être aussi donner rendez-vous à Margrét. Peut-être. Peut-être pas. Mais peut-être. Je remets ma décision à plus tard et j'éteins ma cigarette dans le cendrier à côté de l'entrée.

Quand j'arrive à l'étage, la salle de rédaction n'est pas très animée. Je longe le standard où Lolo la Brune, assise avec son air menaçant, me salue d'un geste de la main, et je passe devant le bureau de mon héritière, celle qui a pris ma suite pour le suivi des informations de la police du district de Reykjavik.

– Quel désert! Ça manque rudement d'ambiance!

Sigurbjörg détache ses yeux de l'écran.

– Pas possible, salut! lance-t-elle. Elle se lève et me sourit de tout son visage frais et désirable. Presque tout le monde est parti. L'édition du week-end est bientôt bouclée.

Je jalouse son jean et sa veste en cuir.

– Des nouvelles de la police?

– Rien que du trafic de drogue et des bagarres en centre-ville. La routine, précise-t-elle, les mains appuyées sur le bord du bureau, svelte, plantée sur ses longues jambes fines.

Vais-je maintenant me mettre à envier le bord d'un meuble?

J'essaie de penser à autre chose.

– Ils t'ont proposé une embauche définitive?

J'avais presque pris comme une insulte personnelle le fait de voir une gamine, à peine sortie de la fac de journalisme et engagée pour l'été, venir occuper mon ancien terrain de chasse. Ces a priori sont pourtant bien vite partis en fumée quand j'ai collaboré avec elle pour mon enquête racontée dans ma série d'articles intitulée *Le Dresseur d'insectes*.

Elle baisse les yeux.

– Une embauche définitive, quand même pas. Ils ont prolongé mon contrat de six mois. Je suppose qu'ils attendent de voir.

– Ils n'envisagent quand même pas de supprimer la rubrique? D'abattre la meilleure bête du troupeau?

– Je n'en sais rien. Ici, on ne parle que d'économies et de coupes sombres.

Elle balaie les lieux du regard et baisse le ton.

– On croirait presque que chaque couronne déboursée sort tout droit de la poche du directeur de la publication.

L'héritier de la couronne désigné par la rédaction a dû se méprendre sur le sens du terme.

Le vieux roi et le nouveau dauphin échangent un regard par-dessus le bureau de Hannes. Debout à la fenêtre, je m'efforce de déchiffrer l'expression des deux hommes qui sont à la direction du journal et prennent part à la lutte pour le pouvoir, chacun défendant son groupe d'actionnaires respectif.

Les jambes posées sur le bureau, Hannes tire d'une main l'une de ses bretelles rouges sur sa chemise en jean tandis que, de l'autre, il tripote un gros cigare qu'il plonge par intermittences dans son bec sans l'allumer. Les pattes de rocker qui lui mangent les joues sont grisonnantes, presque blanches, et sa tignasse assortie est toute ébouriffée. Son visage aux traits bruts semble fatigué, mais ses yeux bleu clair pétillent.

Sur le fauteuil d'en face s'agite l'homme que l'actionnaire principal du *Journal du soir* veut voir occuper le poste de directeur de la publication conjointement avec Hannes, avant de remplacer ce dernier une fois qu'il aura été évincé. Tout bronzé, le visage bien lisse, le cheveu coupé court, Trausti Löve enlève quelques poussières imaginaires de sa chemise blanche et de son pantalon impeccablement repassés.

– Nous voudrions élargir un peu ton rayon d'action, annonce le rédacteur en chef tout en croisant et décroisant ses jambes.

Ce n'est pas moi qu'il regarde, mais le directeur de la publication, comme pour se persuader que c'est ensemble qu'ils sont parvenus à cette conclusion.

– Élargir mon rayon d'action ? Un peu ?

– Oui, ça ne va plus du tout de te voir les bras croisés à Akureyri des mois durant. Il ne se produit tout bêtement pas assez de choses là-bas.

Je ne réponds rien. Je regarde Hannes qui, impassible, humecte son cigare de droite à gauche.

- Il faut que tu sois plus mobile.
Je ne parviens plus à me contenir.
- Qu'est-ce que c'est que ces conneries?
Trausti me fusille du regard.
- Je te conseille de garder ton calme.
- Il me semble avoir fait preuve d'une telle mobilité entre Akureyri et Reykjavik que cela nous a permis de dégoter le sujet qui a le plus gonflé les ventes du journal ces derniers temps, et cela ne remonte qu'à quelques semaines. Qu'est-ce que...?
- Hannes brandit son cigare humide.
- Nous en sommes absolument conscients, mon cher monsieur, et nous ne sommes pas non plus des ingrats.
Il s'apprête à poursuivre, mais Trausti se met à aboyer.
- Nous devons parvenir à rentabiliser notre personnel, c'est aussi simple que ça.
- Rentabiliser! Tu as encore une fois l'intention de rogner quelques centimètres par tête sur les registres comptables?
- Si tu t'imagines que l'argent consacré à l'antenne d'Akureyri est une sorte d'aide aux démunis ou fait partie de la politique de rééquilibrage du gouvernement, tu te trompes. Nous l'avons fondée pour dégager de nouveaux bénéficiaires, pas pour nous endetter.
- Eh bien, dis-je, moqueur, en repensant à ma discussion avec les représentants de Claire Vue. En d'autres termes, l'agence d'Akureyri est censée fonctionner aux énergies renouvelables?
- Trausti se lève d'un bond.
- Oui, c'est exactement ce qu'elle est! Et si tu veux conserver ton poste ici au journal, ce qui...
- Le directeur de la publication se penche calmement par-dessus son bureau pour l'interrompre:
- Asbjörn, Joa et toi avez effectué un travail fantastique dans le Nord. Et nous cherchons toutes les solutions pour éviter de fermer l'agence ou de réduire son activité. Voilà exactement pourquoi...
- Tu n'as qu'à fermer ta gueule et faire ce qu'on te dit! éructe le rédacteur en chef qui, les mains plongées dans les poches de son pantalon, s'est mis à faire les cent pas. Parce que sinon...

– Essayons de garder notre calme, conseille Hannes à Trausti en agitant son cigare. Mon petit Einar...

Ah, nous y voilà.

– Afin de maintenir notre agence à Akureyri, nous devons la renforcer et étendre son champ d'action.

J'attends, tel un condamné à mort.

– Notre idée est de nous appuyer sur notre expérience, laquelle, comme je viens de le dire, est positive, même si elle nous coûte cher. Nous voulons que tu ailles chercher l'information et des sujets divers ailleurs que dans les campagnes du Nord et du Nord-Est.

Je suis abasourdi.

– Faudra-t-il que je...

– Tout du moins, de temps à autre, poursuit Hannes. De cette manière, nous parviendrons peut-être à rendre notre journal plus attractif pour les lecteurs et les annonceurs des autres régions d'Islande. Nous devons faire appel à toutes nos ressources.

– Mais...

Il lève son cigare en l'air.

– Y compris nos ressources humaines. En résumé, nous souhaitons que tu suives l'actualité et l'évolution des choses, disons, sur un périmètre qui s'étend du cap de Snaefellsnes jusqu'à la région de la capitale, en passant par le Nord. En toute confidentialité, il est probable que nous soyons forcés de réduire le personnel de la rédaction de Reykjavik au cours des prochains semestres.

– Dis donc, Hannes, interrompt Trausti, devons-nous avoir confiance en ce type au point de l'informer de notre cuisine interne ?

– Oui, répond Hannes, imperturbable. Je sais que nous pouvons nous fier à Einar pour ce genre de choses. Si on n'a pas confiance en son personnel, alors on ne devrait pas l'employer.

Il se tourne à nouveau vers moi :

– Nous entrevoyons certaines possibilités de développement en province et nous entendons les exploiter au maximum.

– Qu'est-ce que ça implique pour moi d'un point de vue pratique? dis-je en soupirant. Je vais me transformer en journaliste itinérant? En girouette?

– Tu restes à Akureyri jusqu'à nouvel ordre. Tu essaies d'établir des contacts un peu partout en province et de te rendre là où surviennent les événements.

– Vous avez discuté de tout ça avec Asbjörn?

– Non, nous voulions d'abord t'en parler à toi puisque ce changement concerne plus la partie journalistique que la gestion. Et ta première mission t'attend déjà.

– Ah bon?

Le rédacteur en chef trouve le moment venu de briller à nouveau de tous ses feux.

– Nous commençons par les Fjords de l'Ouest. Tu pars à Isafjörður dès lundi matin.

– Isafjörður? Qu'est ce qu'il peut bien se passer là-bas?

– Rien du tout, mon cher monsieur, répond Hannes. Enfin, à ce qu'on dit. Les Fjords de l'Ouest ont été rudement secoués ces derniers temps, comme chacun sait. Peu de choses s'y sont produites, à part une diminution de la population de dix-huit pour cent sur vingt ans. Il y a du chômage, une absence de perspectives, et cela ne s'est pas arrangé quand les quotas de pêche ont été diminués. Nous voulons que tu y ailles, que tu parles avec les gens du cru et que tu nous fasses un état des lieux.

– Tout le monde a entendu parler de la croissance dans le Nord et l'Est, précise Trausti avant d'ajouter, réticent: tu as traité ce sujet de manière convenable. Il te faut maintenant te plonger dans la récession qui touche le Nord-Ouest.

Me voici cerné, je ne trouve aucune échappatoire.

– Du développement à la récession. Est-ce que Joa m'accompagne?

Le rédacteur en chef secoue la tête.

– Non, elle reste à Akureyri pour couvrir l'actualité en cas de nécessité.

Il attrape sur le bureau de Hannes un petit appareil numérique qu'il me tend.

– Tu prendras les photos toi-même.

C'est maintenant à mon tour de dire non de la tête.

– Par conséquent, garde les yeux en face des trous, ironise Trausti. Tu resteras là-bas quarante-huit heures, ça devrait suffire. Et n'oublie pas de poser la Question du jour à Isafjördur pour l'édition de mardi.

Bien que ce soit puéril, je ne parviens pas à me retenir de lui faire un doigt d'honneur. Je vois le directeur de la publication sourire en douce tandis qu'il allume son cigare.

Le temps s'est brutalement refroidi. La bruine qui couvrait Reykjavik a cédé le pas aux averses de neige. La circulation du vendredi soir s'avance péniblement vers chez elle, ce qui est aussi mon cas. Il serait inutile de rentrer dans le Nord pour repartir dans le Sud avant de m'envoler vers l'Ouest.

Je prends mon courage à deux mains, je passe l'aspirateur dans mon appartement en sous-sol du quartier de Thingholt, le temps de digérer cette réunion, et j'essaie de me remonter le moral. Peut-être que ce petit tour à Isafjördur me changera un peu les idées? Je n'y suis jamais allé. Peut-être que ça me fera du bien. Peut-être que la récession qui sévit là-bas m'apprendra à apprécier cette sensation de croissance qui m'habite? Peut-être. Peut-être pas.

En réalité, je suis persuadé que ce prétendu développement de la province finira par tomber à l'eau. C'est également valable pour Akureyri. Peut-être qu'il est déjà en train de tomber à l'eau.

J'appelle Gunnsa dans l'intention de l'inviter au restaurant avec Raggi, mais ils se rendent à une fête au lycée.

– Pourquoi tu ne nous as pas prévenus plus tôt que tu serais en ville? demande ma fille, adorable.

– Je ne l'ai appris qu'à midi. Est-ce que ça aurait changé quoi que ce soit?

– Non, enfin, non. Je n'en sais rien.

Je lui demande de passer mon bonjour à son petit ami. Nous convenons de nous rappeler demain.

J'appelle mes vieux parents. Papa est patraque et cloué au lit. Maman est fatiguée. Nous prévoyons de nous rappeler demain.

Après avoir arpenté mon appartement toute la soirée, allumé puis éteint la télévision, mis Freddy King et retrouvé ma bonne humeur sur les notes de *Going Down*, avant d'éteindre Freddy King, j'attrape le téléphone et j'appelle Margrét.

Tandis que je suis allongé sur le lit où j'écoute sa respiration entrecoupée, la maison brûle.

– Symbolique de la situation? m’a demandé le rédacteur en chef quand j’ai troublé son calme matinal, vers dix heures. Serait-ce l’embrasement?

– Eh bien, puisque c’est arrivé cette nuit, je me suis dit que j’allais avancer mon voyage. Comme ça, nous aurons même un article. Une interview des pauvres gens qui ont tout perdu et ce genre de choses. C’est mieux que de laisser encore une fois blablater les ministres, le maire, les députés ou les armateurs, pour peu qu’il en reste. Mieux que de les laisser répéter leur vieille rengaine comme quoi rien ne remplacera jamais soixante mille tonnes de morue.

– Ok, a bâillé Trausti, en route!

Je chantonne tout bas: *Mille morues s’avancent lentement sur la chaîne.*

Un steward aux gestes vifs offre un jus d’orange à mon voisin impatient, à une mère, à sa petite fille et à son frère, assis de l’autre côté de l’allée centrale.

– Nous parviendrons à rallier Isafjörður dans la journée, assure-t-il, en appuyant sur *parviendrons*.

L’avion à hélices prend son élan sur la piste. Il attend, immobile, depuis que le premier vol de ce matin a été retardé pour cause de mauvais temps. A ce moment-là, assis seul dans la cuisine de Margrét devant une tasse de café, j’écoutais le bulletin d’informations à la radio.

Une vieille maison du centre-ville d’Isafjörður a été ravagée par un incendie la nuit dernière. Le feu a dû se déclarer peu après minuit, en l’absence des habitants. La maison est très endommagée et tout ce qui s’y trouvait plus ou moins détruit. L’origine du feu est inconnue. Une enquête est en cours.

– Où serions-nous sans le besoin qu’ont certains d’être le centre du monde?

Les ondes aériennes me transmettent jusqu’aux Fjords de l’Ouest le sourire narquois du directeur de la publication. Il est parfois pratique d’occuper une maison qui recèle bien des pièces.

– Il rejoint la chaîne sœur? Sjon 2?

– Les présentateurs du journal télévisé ne risquent pas de commettre trop de bourdes. Il faut qu’ils sachent lire à haute voix et qu’ils soient bien coiffés. Tout le reste n’a que peu d’importance.

– Il fallait s’attendre à ce qu’Ölver arrête de tergiverser et qu’il finisse par trancher.

– En revanche, il n’est pas certain que la chaîne en question restera notre sœur pendant bien longtemps.

– Qu’est-ce qu’il se passe?

– Einar, tu as émis, sans doute par défi, l’idée qu’on démontre à notre actionnaire principal que le *Journal du soir* était un investissement boiteux. J’ai creusé cette idée et plus je la creusais, plus elle me semblait excellente.

– Ölver refuse de perdre plus de fric avec le journal?

– Ne jamais investir dans ce qui nécessite nourriture ou entretien, dit l’expression. Les plus malins s’enrichissent justement sur le dos de ceux qui nécessitent nourriture ou entretien.

Je comprends maintenant pourquoi, depuis peu, on me laisse tranquillement dépenser les deniers du journal en voyages et en séjours de longue durée au fin fond de la province.

– Et qui va racheter les cinquante pour cent qu’il possède dans la société d’édition?

– Ce n’est pas très clair pour l’instant, mon cher monsieur. En tout cas, ses parts sont à vendre.

– Tu connais beaucoup de gens qui ont envie de faire des investissements improductifs?

Hannes durcit le ton l’espace d’un instant.

– Le *Journal du soir* n’est pas un investissement improductif, pour peu que ses actionnaires et ses employés marchent main dans la main quant aux objectifs et aux méthodes de travail. L’avenir est incertain, mais l’incertitude vaut toujours mieux que la guerre.

Je ne peux que me montrer admiratif de la sagesse du vieux renard.

– Hannes, ne sommes-nous pas une espèce en voie d'extinction ?

– Nous ne le saurons qu'au moment de notre mort. La seule bataille qui compte réellement, c'est la lutte pour la vie.

– Cela, tu n'as pas besoin de le dire aux gens des Fjords de l'Ouest. Et même si ça ne change pas grand-chose à l'affaire, dis-moi quand même. Qui va remplacer Trausti au poste de rédacteur en chef ?

– Cela dépend de l'offre. Tu aurais une idée sur la question ?

– Eh bien...

– Tu n'as pas besoin de chercher bien loin.

– Non, Hannes, non. Je te l'ai déjà dit : non, merci.

– Je sais bien, mon cher monsieur, mais réfléchis-y quand même. Il faut bien avoir un chez soi, tu le reconnais toi-même, il faut bien élire domicile quelque part.

Un poste de direction bien rémunéré à Reykjavik ?

Se fixer un objectif, comme disait Margrét ? Avoir de l'ambition. Et croire, croire que, malgré tout, on est l' élu ?

Quand ma fille entre à grands pas dans ma chambre d'hôpital pour m'annoncer que le taxi m'attend et que l'avion vers Reykjavik décolle d'ici une demi-heure, je sais à peu près à quel endroit j'élis domicile.

Le plus important, c'est de savoir que je suis dans ses pensées. Et je ne crois pas que cette maison-là risque d'être réduite en cendres.

Je ne sais pas si c'est également le plus important pour elle. Mais je le crois, c'est une question de foi.

– Cela ne te gêne pas d'être mon unique fille ?

– Que pourrais-je être d'autre ? me lance Gunnsa, déconcertée.

– La septième.

Elle lève les yeux au ciel.

Eh oui, voyez-vous, c'est comme ça. Je suis l' élu.